La preuve par le vide : (notes)

Autor(en): **Chappuis, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **77 (1974)**

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-557313

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La preuve par le vide

(Notes)

EXTRÉMITÉ

Se porter journellement à l'extrême limite de soi, comme le dit André du Bouchet à propos de Giacometti. Du même coup, sortir du cauchemar des jours vides où l'on ne songe qu'à soi, refusant le don, où l'on se ménage, où l'on écoute son estomac, sa fatigue, son ennui.

ABSURDE

Le monde est dénué de sens. Muet, il est (ou nous-mêmes à travers lui) appel d'un sens et nous sommes, quant à nous, élan vers un sens manquant. La qualité des réponses n'importe, mais bien qu'il y ait réponse.

EXIL RACHETÉ

N'est-il pas faux de faire de la poésie un exil, du poème un retranchement égoïste ? Outre que le poème est don, je n'oublie pas que, séparé des autres, de mes semblables, je serais par là même coupé de toute réalité extérieure. L'un ne compense pas le défaut de l'autre. Bien plutôt, des êtres aux choses, comme s'il s'agissait de vases communicants, un même sentiment domine, de divorce ou d'accord. L'ouverture à autrui, l'ouverture à tout ce qui n'est pas le *moi* (l'oubli du *moi,* en ce sens-là), voilà la condition essentielle à l'éclosion du poème.

SOUFFLE COUPÉ

Par le bouleversement qu'elle opère en nous, nous arrachant et du même coup nous rendant à nous-mêmes (et nous avons le souffle coupé de reconnaître devant nous la beauté, plus que jamais pourtant indéfinissable), l'émotion esthétique dépasse les sentiments de bonheur et de malheur, de douleur et de joie, de jouissance et de souffrance ; elle les annule en les réunissant. Peut-être pourrait-on reconnaître

en elle, surgi à l'improviste, le sentiment de tout englober allié à la conscience de rien étreindre. Evidence et mystère, transparence et profondeur insondables.

SAS

Au moment d'écrire, me voici comme interdit, voire frappé de stupeur. Etat désagréable (mais en un sens, je commence à me méfier, recherché ?), sentiment de privation. Ecrire se résume en grande partie à un effort pour parler, pour jeter une parole sur la page, dont l'inscription de quelques signes ne délivre : d'un mot à l'autre, d'une phrase à la suivante, la même impossibilité parfois resurgit. On dirait d'une descente en profondeur, comme s'il s'agissait d'immerger les mots pour leur redonner vie. La page blanche (c'est d'abord une image car souvent je commence par griffonner sur des bouts de papier, par respect pour la feuille immaculée attaquée seulement pour la mise au propre, elle méticuleuse), la page blanche ou plutôt le silence, à prendre comme l'équivalent de *fonts baptismaux,* répond à une sorte de vide intérieur, d'oubli, d'attente dans laquelle le temps n'est plus marqué.

[Je m'assoupis parfois, non sans quelque honte au réveil. Mais : « Le maître s'était endormi dans la salle des moines. Houang-Po y descendit et, l'ayant vu, frappa la planche de son bâton d'appui. Le maître leva la tête ; voyant que c'était Houang-Po, il se rendormit. »]

Silence comme une marge. Angoisse et refuge. Affrontement et fuite. De toute façon, *sas* assurant le passage du non poétique, duquel quotidiennement se relever, au poétique. Finalement, trouvant dans un tel vide ce que je cherchais ou prenant conscience d'une quête impossible, je tâche à tirer parti du manque lui-même, à faire de la marge même le cœur du poème.

REPLI

Repli sur soi ? dans l'oubli de soi ? Le vide intérieur est encore un moyen de jouir de soi, de s'attacher à soi (la concentration sur soi nécessaire pour y parvenir l'exige). Autre est la participation à un mouvement collectif (mais, ici comme là, il s'agit de transport, de ravissement, de perte de soi), la fusion dans la masse.

Si nous y aspirons, poètes, penseurs, dans la solitude de notre retraite, d'où vient, à l'endroit des manifestations de foule, notre méfiance qu'exprime déjà la poésie telle que nous l'écrivons, la

pensée telle que nous la pratiquons, même si perce une hantise du *nous ?* Notre société n'est-elle plus capable que de simulacres ou de simagrées — celles de chanteurs, de musiciens en vogue, d'orateurs politiques, de convertisseurs publics ? Plus profondément, autant que le désir de nous fondre dans une réalité plus vaste, nous manifestons un recul, crainte de perdre pied et de voir perdre pied (ainsi je me tiens de préférence à l'écart des mouvements de masse, j'ai la gorge nouée s'il s'agit de crier des slogans, etc.).

Mentirais-je, en reprenant les choses sur un autre plan ? Conscient de la *fatalité du retour,* cherchant à se maintenir dans une *ivresse lucide,* le poète triche qui, loin de s'abandonner totalement, entend maintenir un lien clandestin avec l'extérieur du labyrinthe, désireux à la fois d'être et de n'être pas hors de soi.

L'oubli de soi suppose une descente au plus profond de soi, une traversée de la conscience de soi ; il est exaltation du *lieu* même de cet effacement, c'est-à-dire exaltation, fût-ce à rebours, de la conscience subjective.

BALBUTIER

Ignorant des différenciations sélectives que nécessite une langue, le bébé utilise les sons pour s'exprimer, pour répondre à une sollicitation extérieure, mais aussi pour s'enchanter lui-même, par pur plaisir. Telle la poésie, qui toujours parle d'elle et d'autre chose que d'elle. Elle vaut par ce à quoi elle renvoie (ce dont elle parle), mais aussi et tout autant par elle-même, par l'enchantement qu'elle crée à son tour de simplement utiliser le langage par jeu.

DISTANCE INTÉRIEURE

Tout, en poésie, est distance et équilibre, mise en relations de mots, de sens, de rythmes, de sons, etc. Tout est distance intérieure (comment la définir ?), subtilité mais non artifice, rapprochements, rapports d'identité ou de similitude, comme entre des instruments de musique. L'image, qui n'est pas la poésie elle-même, rentre dans ce jeu d'interférences : *métaphore,* elle suppose un déplacement d'un terme à un autre, une distance franchie en même temps qu'affirmée.

TAMIS

Vient un moment, du moins nous l'espérons, où aucune cohérence ne justifie images, thèmes, syntaxe, etc., où n'existe plus, à nu, que

la tentative de saisir une matière vivante, un vécu brut. Pourtant nul poème, nulle œuvre d'art, nulle entreprise humaine ne contient rien qu'elle ne propose (par définition) comme saisissable, explicable, réductible selon un ou plusieurs systèmes de lecture ou de déchiffrement. Ecrire, parler, agir impliquent d'utiliser un code, de domestiquer le vivant, d'inventer un sens.

N'est vivant, en retour ou, pour faire un paradoxe, n'a de sens que ce qui échappe, ne reste pas au fond de nos tamis. Raison pour renoncer à eux ? Au contraire, puisque c'est ce qui passe, par rapport à ce qui est retenu, qui a de la valeur, d'autant plus que le tamis est plus fin.

VOIX INTÉRIEURE

La poésie est la voix du *je*, voix intérieure, sans interlocuteur, l'autre, qui la reçoit, l'entendant comme sa propre voix, sa propre parole — ni narrative, ni discursive, ni dramatique.

PLEIN, VIDE

La langue chinoise, rappelle Gabriel Germain, distingue entre mots (caractères) pleins et mots vides. Vides sont les termes abstraits, les particules, etc. ; pleins, ceux qui désignent des choses visibles et tangibles. En poésie, leur rôle n'est pas équivalent. En position privilégiée, par exemple après la césure, on a toujours un caractère plein.

LA PORTE DU FOND

... Je vais me lever pour regagner ma table de travail ; je me lève presque ; je replonge dans le sommeil, déguisant ma paresse en préparation morale, comme si j'attendais que la lumière se fasse au fond de l'obscurité elle-même, au fond de la conscience, comme si je m'efforçais — sans rien forcer, justement — d'accéder à la disponibilité d'esprit désirable, comme si j'avançais d'un pas égal vers ce qui ne cesse, mais je n'en ai cure, de se dérober...

Dans l'état intermédiaire entre le rêve et la veille où tout à l'heure je me maintenais, seul comptait (seul compte, si j'y reviens) ce dont, sans en rien savoir, je me sentais me rapprocher, que je croyais palper, frôler et qui, maintenant, n'est rien. Mon attention, qui n'était que relâchement, m'aura au mieux marqué le seuil.

La porte du fond. Ai-je vu réellement en rêve, au fond d'un couloir, une porte fermée, dorée dis-je maintenant, jusqu'où il me fallait aller — *le* couloir, *la* porte même, devrais-je écrire ? Ou bien l'image m'en vient-elle à l'instant par simple association d'idées, par déviation du mot *seuil* à celui de *porte ?* La conscience, la pleine conscience peut-elle être si floue ?

Ne compte, n'existe que ce qui (se) passe maintenant, au moment où j'écris, que je me le rappelle ou que je l'invente. Ne compte, n'existe que l'obscurité intérieure dans laquelle je vis (présentement aussi bien que tout à l'heure), l'attente, la quête, non le but, l'ici, non l'ailleurs, la privation, non la plénitude, l'un prenant valeur par l'autre, l'égalant (mais l'insomnie n'est pas le rêve). Ecriture ou rêve, le seul terme est le vide. Mais dépossession n'est pas désenchantement.

Tout à l'heure, sans volonté, pieds et poings liés, je me suis laissé prendre et reprendre par le sommeil. Telle l'inspiration. Mais, sauf exception, la poésie est autant maîtrise qu'abandon, autant lucidité qu'égarement, tension que laisser-aller (qui n'est d'ailleurs pas simple passivité).

LUCIDITÉ

Je me méfie de l'ivresse (la plongée doit être autre) et non moins de tout pouvoir exercé sur les foules. Je me méfie de l'hymne. Que ma méfiance ne soit crainte, rigorisme, ressentiment jaloux, sinon le souci de garder la maîtrise sera une censure déguisée.

Eh bien ! retrouvons la lettre perdue. Il ne s'agit que de parler clairement dans la nuit. Pas de langage chiffré, d'initiation, de science occulte ; pas de dieu ni de réponse venue de la nuit. Retour à Nerval non pour l'exercice d'un pouvoir maudit, mais pour sa volonté de tirer au jour, de dominer son *rêve,* sa *folie,* de les comprendre, non de les réduire.

Je me méfie de ceux qui sont guéris de la hantise du gouffre sauf si, reconnaissant sans illusion de quoi il retourne, ils ont pu y trouver, comme Ponge, une santé.

PEINDRE

Je regarde Michel-Antoine, trois ans, jouer avec des couleurs, les étaler sur le papier, éprouver le contact de la matière, s'émerveiller de ce qui surgit et se transforme, sans compter le plaisir, tout sensoriel aussi, de plonger les doigts dans les pots. Une autre fois,

comme je lui suggère d'étaler un peu mieux sa couleur, il me dit d'attendre, qu'il a bientôt fini. Il me tend la page en effet, bien qu'elle soit peu couverte. L'arbitraire de la décision me frappe, mais par sa justesse. L'adulte agit-il autrement ? Arrêter ou prolonger le jeu, retoucher, douter s'il faut aller plus loin : par quoi l'artiste, qui en juge souverainement, est-il commandé ? cette part essentielle de la création, comme le reste, il ne la domine pas.

Nouvelle feuille. Ici, mais par le hasard d'une coïncidence et secondairement, l'idée de représentation intervient. Ayant traîné son doigt sur le papier, l'enfant s'écrie : « Mais c'est un petit banc ! » Son imagination alors l'entraîne et il *fait* une tente, une assiette, une table, etc., le tout l'un sur l'autre sans souci d'organisation spatiale et sans aucun souci d'observation ni de représentation fidèle. Là encore, il crée de toutes pièces. Ensuite, il se met à jouer avec les pots, se désintéresse de peindre mais non des couleurs, etc. Activité inhérente encore à la création, pour nous aussi qui perdons notre temps, en cours de route, à de puériles et menues gesticulations.

En passant : de la dilapidation ou de l'usage économique de la couleur ; une morale, un conditionnement restrictif déjà interviennent...

DÉMONS

Esprits, démons, forces personnifiées : n'est-il pas rassurant de croire à leur existence objective ? Au lieu que si elles sont en nous, tout aussi incontrôlables, nous sommes tenus et nous nous tenons pour responsables. A nous alors d'opérer l'exorcisme.

PLÉNITUDE

A voir avec quelle force les choses sont vécues, même quand elles sont figurées, feintes et définies comme telles (supposer vrai par instinct de jeu, Michel-Antoine n'y manque pas actuellement, du matin au soir), il y a lieu de penser que nous ne faisons pas à tort de l'enfance l'âge de la plénitude.

Nous avons eu cela, nous l'avons vécu d'autant plus pleinement que nous l'avons plus sûrement oublié. Eluard l'entend, qui récuse la nostalgie du passé au profit de l'imagination, laquelle nous rend justement à la plénitude : *C'est de ce sommeil vivant que le jour naît et meurt à tout instant.* Oubli et ressemblance. Il n'y a plus alors répétition ni monotonie.

L'INNOMMABLE, L'INTOUCHABLE

La mort ne se manifeste pas à nous, n'a pas de rapport avec nous. Nous n'avons aucune communication avec elle (parce qu'elle n'est Rien ?), étant toujours renvoyés à nous. Rien n'a de sens que par nous et pour nous, vivants. La mort n'exprime que nous, ne concerne que nous. Pourtant elle existe, si l'on peut dire, présente, si l'on peut dire, partout, à tout instant, insaisissable, infigurée, par là fascinante. *Une* mort, *sa* mort, *nos* morts : déjà l'universalité et l'anonymat de *la* mort nous sont rendus imperméables.

Le mort (mais que veut dire pareille expression ?) est encore parmi nous, il a encore un visage, quoiqu'il nous soit devenu irrémédiablement étranger. Nous cherchons, nous croyons lire sur son visage un message essentiel — et il est bien compréhensible que nous agissions ainsi — alors qu'il nous présente n'importe quelle expression accidentellement fixée par l'agonie (comment résumerait-elle toute une vie ?), par le travail des croque-morts ou par celui de la nature : littéralement, un masque dont il faudrait savoir, plutôt que ce qu'il révèle, ce qu'il cache.

Nous accompagnons le mort à *sa dernière demeure*. Il nous est nécessaire de faire comme si, par nos paroles, nos actions, nos gestes, nous pouvions apprivoiser, comprendre, traduisant quelque chose à partir de rien, faute de quoi *ce qui n'a pas de sens* nous submergerait, qui ne peut être appelé ni vie ni mort. Il nous faut de telles œillères. Il nous faut les prendre pour ce qu'elles sont.

RITUEL

Il emprisonne, forme, moule les sentiments et du même coup les libère en les exprimant, en fait des stéréotypes valables pour tous ceux qu'unit une même croyance.

Nous ne faisons pas autrement, nous qui nous croyons affranchis des rites. Nous ne cessons de mimer quelqu'un ou quelque chose, mais nos modèles sont fluctuants et multiples. De là l'illusion d'être nous-mêmes en affirmant notre différence, ou la crainte de n'y point parvenir.

Le cri sorti des entrailles ? Je ne crois guère qu'à des attitudes commandées dès la naissance, mimées et devenues naturelles. La spontanéité est l'aboutissement d'une longue soumission à des exercices, à une contrainte ; de même, écrire des poèmes suppose un apprentissage au terme duquel la contrainte cesse de peser. Le naturel s'acquiert.

PERTE DU SENS

Elle intervient dans la langue de tous les jours. Ainsi d'expressions populaires dont le sens « premier », oublié, échappe aux recherches même averties : *vache espagnole (vache* pour *Basque ?), trente et un* (du Trentain ? d'un jeu dit du trente et un ?), etc.

L'altération, même la perte du sens n'a pas fait disparaître l'expression ni ne l'a rendue moins vivante, preuve, parmi d'autres — le calembour, le lapsus, etc. — que les mots, le langage sont vivants en dehors ou presque du contenu intellectuel ; preuve que la poésie, qui n'est d'abord que l'amour des mots, n'est pas l'affaire de quelques égarés ; preuve que beaucoup d'autres choses que la pensée, au delà et en plus, passent dans et par le langage, que la pensée (je fais un paradoxe) est comme donnée en plus ; preuve que la communication entre les hommes, voire entre les êtres nous dépasse : nous ne la commandons que très partiellement et très illusoirement ; elle nous joue des tours constamment (c'est peut-être ce qui la définit), elle use de secrets détours, dans les mots et hors des mots.

DESSINER

Michel-Antoine, cinq ans. Le projet maintenant prime : « Qu'est-ce que je vais faire ? Je vais faire une maison », etc. Le coup de crayon est le même d'un dessin à l'autre, en partie du moins, à cause de l'école (peut-elle autre chose, hélas !). Aucune observation. Il ne s'agit plus que de s'approcher d'un modèle. Désormais, un dessin peut être *raté*.

Observer, contempler : attitudes secondes, qui supposent de s'être débarrassé autant que faire se peut des canevas, des catégories établies. Le regard neuf, premier, procède d'une spontanéité retrouvée. Par bonheur, dans le cas de M.-A., la créativité agit à son insu en ce sens que l'intention initiale est tôt oubliée. Les hasards dûs à la maladresse en font dévier, l'observation se retrouve, comme résultat, non comme projet. Ce qui apparaît sur la page inopinément fait songer à tel ou tel objet par un lien associatif — ou poétique — qui joue librement.

LE CHAMPION DE JEUNE

Poète crotté ; paria ; poète maudit, dans tous les cas mis à l'écart : mythes anciens dont il reste peut-être que la conscience poétique est une mauvaise conscience (mal à l'aise, s'entend, vis-à-vis

des autres). Il n'y a pas de mythe moderne du poète parmi ceux — communes, ashram, terrorisme, drogue, etc. — qui mettent en cause ce que nous sommes ou croyons être, mais en même temps, cela va de soi, tentent de désamorcer, de naturaliser, de rassurer. Simplement délaissée, à l'exception de son double commercialisé, la chanson, la poésie fait songer au *champion de jeûne* de Kafka qui finit par périr, oublié de tous, dans sa cage.

Problème plus d'ordre sociologique que littéraire, et je ne sais s'il est juste de se tourner avec *nostalgie* vers d'autres formes de poésie liées à d'autres types de société comme le fait Gabriel Germain pour rappeler, par exemple, qu'il fut des occasions dans lesquelles on reconnaissait que « la voix pouvait tuer », que l'on pouvait « mourir de poésie ». L'hymne ne nous est plus possible ; la voix ne *porte* ou n'*emporte* plus. Nous en sommes solidaires, non responsables (c'est sur un autre plan, plus matériel, que les choses sont à reprendre).

LA PREUVE PAR LE VIDE

Michel Deguy, à propos de Du Bellay, faisant de la déception, du *regret,* du manque — d'amour, d'inspiration, etc. — faisant de l'absence même de poésie le fondement de sa poésie selon un revirement quasi mallarméen : « L'enthousiasme de l'inspiré traditionnel s'est mué en cette rage à blanc, cette ressassante désolation « à même » un monde dévasté, cette quête à vide, cette sommation au négatif d'égaler sa hantise à quelque figure, cette exigence recevant du défaut le courage de son insistance et du mutisme de l'être de pouvoir se constituer en le *sujet* de sa querelle comme si le vide favorisait l'écho. » La négation comme moteur, le vide comme centre exerçant sur nous son attraction.

La poésie ne fait pas toucher les choses qu'elle nomme, mais seulement les mots. Elle attise un désir qu'elle ne peut pas combler. Le sens même nous manque. Dans un monde régi par la technique, par la nécessité de trancher par *oui* ou par *non,* le poème devient le témoin à charge de tout ce qui est réducteur. Ne disant rien qu'en termes ambigus, il est à la fois présence et absence, il suppose, au cœur même du *je* qui le fonde, le dépassement des *vantardises de l'individu* (René Char), devient parole de quiconque, pour quiconque.

MAITRISE

Michel-Antoine à ski, cinq ans. Jusqu'ici, il n'a fait que se laisser aller, souple, malléable comme un chiffon. Les skis commandaient.

De là à essayer de les maîtriser, de les faire obéir, il y a un pas à franchir que d'abord il refuse, crainte de n'y point parvenir. En poésie, mais aussi dans les relations humaines, dans l'acte de regarder, dans l'attention à ce qui (se) passe en nous, il faut savoir concilier *abandon* et *ressaisie*.

MADAME BOVARY

Dénonciation de l'inauthenticité des sentiments. Mais Flaubert n'a rien à lui opposer. Pour son propre compte : « Chacun de nous a dans le cœur une chambre royale ; *je l'ai murée*, mais elle n'est pas détruite. »

EXERCICE QUOTIDIEN

Aux autres de passer seulement par le poème. A nous la nécessité d'un exercice quotidien, et l'échec, toujours devant nous.

Pierre Chappuis.